

L'Atelier du peintre

1885, Paris, musée d'Orsay



Dans l'obscurité

De ce côté figurent "les exploités, les exploités", les hommes qui, aux yeux de Courbet, "vivent de la mort".

Parmi eux, un banquier (1) peut-être Achille Fould, ministre des Finances de Napoléon III; un curé (2) qui serait Louis Veuillot, journaliste; un croque-mort (3) (Emile de Girardin, tenu pour "fossoyeur de la république" pour avoir soutenu Louis Napoléon Bonaparte en 1851?) et un braconnier (4) qui ressemble fort à Napoléon III.

Un tableau dans le tableau

Courbet, le modèle nu et l'enfant forment à eux trois une composition harmonieuse. Le peintre veut-il symboliser l'indépendance d'esprit de l'artiste, observateur distant du monde et libre de choisir ses sujets?

Dans la lumière

Ici se trouvent "ceux qui vivent la vie", les amis du peintre et les amateurs d'art. On reconnaît le poète Baudelaire (5) en train de lire un livre grand ouvert; le critique d'art Champfleury (6), le théoricien Proudhon (7), le couple Sabatier (8), collectionneurs montpelliérains et fouriéristes militants et le mécène de Courbet, Alfred Bruyas (9).

De bien étranges figures

Cette "allégorie réelle" selon les termes employés par Courbet pour définir *L'Atelier* conserve cependant sa part d'ombre. Ainsi l'homme nu aux mains attachées serait un modèle académique, la femme en train d'allaiter un enfant, une Irlandaise, symbolisant la famine du peuple. Mais plus étrange est le mur du fond: il semble ne pas avoir de consistance. L'imaginaire d'un artiste n'aurait-il pas de limites?

universelle, afin de montrer l'ensemble de sa production. *L'Atelier* porte comme sous-titre: *Allégorie réelle déterminant une phase de sept années de ma vie artistique et morale*. Les intentions de Courbet, bien que teintées d'une certaine mégalomanie, sont claires. Dans une lettre qu'il écrit à son ami Champfleury, il résume les raisons qui ont motivé l'exécution de cette œuvre: « C'est l'histoire morale et physique de mon atelier, première partie; ce sont les gens qui me servent, qui me soutiennent dans mon idée, qui participent à mon action. Ce sont les gens qui vivent de la vie, qui vivent de la mort.

C'est la société dans son haut, dans son bas, dans son milieu. En un mot, c'est ma manière de voir la société dans ses intérêts et ses passions. C'est le monde qui vient se faire peindre chez moi. » Ainsi peut-on lire ce tableau comme un instantané de la société moderne telle que Courbet la perçoit et selon la place qu'il s'y octroie. Ami de Baudelaire, il rêve d'une peinture exprimant « l'héroïsme de la vie moderne ». Et pour ce faire, il a comme objectif de composer une sorte d'autobiographie picturale. Plus encore, de réaliser, toile après toile, un inventaire du monde réel. De même que Balzac a

entrepris le feuilleton de la comédie humaine, Courbet procède par séries. Il cherche à épuiser chaque nouveau motif: « Ainsi, les paysans, ainsi les gens de la ville, les femmes actuelles, les chasses, les fleurs, les paysages [...], les animaux, chevaux, chiens ou gibier », écrit-il. L'œuvre de Courbet raconte sa propre vie et montre le monde qui l'entoure tel qu'il est. En soi, c'est une révolution. Faire de l'art une arme subversive, tel est son dessein. Remettre en question l'idéal de beauté, issu de la Grèce antique, participe, selon lui, à l'avancée des idées, au même titre que d'élever des barricades. ►